



doi 10.5281/zenodo.11059342

Vol. 07 Issue 04 April - 2024

Manuscript ID: #01321

La quête identitaire par la déconstruction de l'imaginaire colonial dans les œuvres de Scholastique Mukasonga

Latifa BOUTAZAT ORCID: <https://orcid.org/0009-0007-4622-8835>

Doctorante à la Faculté des Sciences de L'Éducation Université Mohamed V, Rabat

Centre d'études doctorales : Homme-Société-Education

Structure de recherche : Education, Culture, Arts et Didactique de la Langue et de la Littérature Françaises (ECADLLF)

Corresponding mail: boutazatlatifa@gmail.com

RÉSUMÉ : A travers, le cadre socio-historique, anthropologique et culturel du Rwanda, ce travail aborde la thématique de l'histoire de l'Afrique à travers le regard de l'Occident et notamment l'Histoire du Rwanda dans les œuvres de Scholastique Mukasonga. Le projet de l'écrivaine vise à démontrer la profondeur du malaise social et culturel que produit le discours de l'Occident sur l'Histoire rwandaise et le génocide des Tutsis. La déconstruction identitaire véhiculée par l'instauration de classifications menée par le discours colonial suite à la théorie de l'idéologie hamitique a eu pour première conséquence, l'expropriation identitaire des Tutsis. En effet, l'idéologie hamitique évolue en une idéologie raciale mettant en pratique le clivage ethnique qui tend à définir une société selon ses gènes. De ce fait, cette construction biologique des catégories, va permettre la manipulation politique de la population rwandaise et sa division. Scholastique Mukasonga, survivante du génocide, dénonce ainsi cette ségrégation identitaire et raciale et apporte son témoignage. L'écriture devient pour l'écrivaine un moyen de transposer l'Histoire à travers le texte littéraire tout en faisant un travail de résilience. Écrire l'indicible, mettre des mots sur son expérience traumatique, en tentant d'exprimer l'innommable est pour l'écrivaine un devoir de mémoire pour sa communauté.

Ainsi ce travail se veut être une réflexion sur l'impact du regard de L'Occident dans la construction d'un imaginaire faussé sur l'histoire du Rwanda impliquant la déshumanisation des Tutsis. Souligner le rôle de l'écrivain dans la quête et la reconstruction identitaire tout en se questionnant sur la place (ou l'avenir) du « témoignage littéraire » dans la production des savoirs en Afrique et la connaissance des sociétés africaines ?

MOTS-CLÉ: Histoire ; mémoire ; identité ; altérité ; conflit identitaire ; résilience ; imaginaire hamitique ; discours racial et ségrégation ; génocide.

ABSTRACT

Through the socio-historical, anthropological, and cultural framework of Rwanda, this work addresses the theme of African history from the perspective of the West, focusing specifically on the history of Rwanda as depicted in the works of Scholastique Mukasonga. The writer's project aims to demonstrate the depth of social and cultural unease produced by the Western discourse on Rwandan history and the genocide of the Tutsis. The identity deconstruction propagated by the establishment of classifications through colonial discourse following the theory of Hamitic ideology had, as its initial consequence, the identity expropriation of the Tutsis. Indeed, Hamitic ideology evolved into a racial ideology implementing ethnic division that seeks to define a society based on genetics. Consequently, this biological construction of categories allowed for the political manipulation and division of the Rwandan population. Scholastique Mukasonga, a genocide survivor, denounces this identity and racial segregation while providing her testimony. Writing becomes for the author a means to transpose history through literary text while engaging in a process of resilience. Writing the unspeakable, putting words to traumatic experiences, and attempting to express the unspeakable is, for the author, a duty of remembrance for her community.

Thus, this work aims to be a reflection on the impact of the Western gaze in shaping a distorted imaginary of Rwandan history, involving the dehumanization of the Tutsis. It highlights the role of the writer in the quest for and reconstruction of identity while questioning the place (or future) of "literary testimony" in the production of knowledge in Africa and the understanding of African societies.

KEYWORDS: History; memory; identity; otherness; identity conflict; resilience; Hamitic imaginary; racial discourse and segregation; genocide.



This work is licensed under Creative Commons Attribution 4.0 License.

Copyright © The Author(s). All Rights Reserved © GLOBAL PUBLICATION HOUSE | Int. J. Social Science & Humanities Research |

Introduction

La nature humaine a depuis toujours été un sujet de questionnement et de réflexion, car l'humanité est en perpétuelle tourmente, condamnée à chercher encore et encore sa voie dans un monde en déperdition. En effet, l'Homme est un être complexe dont l'attitude peut être définie par la perte de sens des valeurs humaines. La soif de pouvoir, l'envie irrésistible de toujours vouloir être dans la position du dominant, la manipulation de l'esprit humain à des fins malhonnêtes sont autant de facteurs qui plongent l'humanité dans d'incessants conflits.

Le sociologue et philosophe Edgar Morin pense qu'aujourd'hui, l'Homme donne une existence et une transcendance à ses idées. Il ajoute également que celui-ci est capable de tuer ou de mourir pour une idée¹. Pour cause, le sociologue centenaire atteste que la planète ne pourra pas se civiliser si l'idée d'appartenir à une communauté terrienne ne s'enracine pas chez les êtres humains.

En effet, nous vivons dans un monde en crise dans lequel l'altérité n'a pas de place. Les valeurs humaines sont devenues une utopie. Les principes de liberté, de tolérance, du vivre ensemble sont constamment remis en cause. L'Homme ne semble pas tirer les leçons du passé et reste piégé par son propre comportement archaïque dans une société injuste et intolérante.

Ainsi, dans ce contexte de crise humaine, et à travers le cadre socio-historique, anthropologique et culturel du Rwanda, ce travail aborde la (dé)-reconstruction identitaire par le biais de la déconstruction du regard de l'Occident sur l'histoire du Rwanda à travers les œuvres de Scholastique Mukasonga².

Scholastique Mukasonga, assistante sociale en Normandie et écrivaine, est née en 1956 dans la province de Gikongoro au Rwanda. Fille d'un secrétaire comptable et homme à tout faire du sous-chef, elle est issue d'une famille très modeste. Elle est la cadette d'une fratrie de six frères et sœurs. La troisième fille, ce qui lui a valu le prénom de Mukasonga qui signifie « *encore une fille* ». Elle n'a que trois ans, lorsque débutent les premiers conflits contre les Tutsis. En 1960, sa famille est déportée, avec beaucoup d'autres Tutsis, à Nyamata au Bugesera, une région inhabitée, déserte, sans aucune végétation. La terreur hutue commence alors et avec elle le début des persécutions, des massacres... Trente-sept membres de sa famille seront assassinés dans d'atroces souffrances. Exilée à de nombreuses reprises, elle sera la seule survivante et entamera un projet d'écriture complexe et douloureux, à savoir écrire l'indicible, mettre des mots sur son expérience traumatique et tenter d'exprimer l'innommable.

De ce fait, le projet de l'écrivaine vise à démontrer la profondeur du drame social et culturel qu'a produit le discours de l'Occident sur l'Histoire rwandaise donnant lieu au génocide des Tutsis.

Ainsi, ce présent travail s'inscrit ainsi dans l'actualité. En ce mois d'avril 2024, la commémoration du génocide rwandais fête ses 30 ans, une occasion pour tous d'interroger les causes de ce conflit identitaire et de réfléchir aux conséquences qui en découlent. Ce travail se veut être également un appel à l'importance d'une éducation humaniste pour bâtir une société humaine.

¹CYRULNIK Boris, MORIN Edgar, *Dialogue sur notre nature humaine*, Éditions de l'Aube, Paris, 36

²Les œuvres de corpus sont *Inyenzi ou les cafards*, *La femmes aux pieds nus*, *L'Iguifou*, *Notre Dame du Nil* et *Un si beau diplôme*.

Dans quelles mesures la manipulation occidentale mise en œuvre par l'idéologie hamitique a-t-elle été un facteur de conflit identitaire au Rwanda? Comment l'écrivaine à travers la création littéraire s'est reconstruite une identité?

Afin de répondre aux problématiques soulevées et de traiter de la question identitaire, nous exposerons les prémices du génocide qui découlent de la manipulation par l'idéologie hamitique qui a favorisé la propagande anti tutsie et initié la ségrégation raciale, tout en mettant l'accent sur l'implication de la trinité colonisateur, église et État rwandais. Il s'agit également d'étudier les facteurs déployés par l'écrivaine afin d'affirmer à la fois son « moi » à travers une volonté de se défaire de la déshumanisation imposée par les Hutus, mais aussi celle de ses morts auxquels elle réinstalle une identité post mortem.

Dans ce cadre, nous mettrons en exergue, dans un premier temps, l'impact de l'idéologie hamitique dans la construction d'un mythe destructeur véhiculé par la trinité église, colonisateur et État rwandais responsable de la fracture identitaire abordée dans un second temps qui engendre un conflit identitaire. Le dernier point, quant à lui, mettra en exergue les conditions nécessaires à la reconstruction identitaire individuelle permettant le vivre-ensemble collectif.

1. L'idéologie hamitique

L'histoire de la Genèse rapporte l'histoire de Noé et de ses trois fils : Cham, Sem et Japhet, qui sauvés du déluge, donnent naissance à une nouvelle humanité. Les Hamites sont ainsi les descendants de Cham qui, selon la Genèse, ont été soumis à « la malédiction de Cham ». En effet, après avoir commis le péché d'avoir exposé aux yeux de ses frères, la nudité de son père Noé, Canaan fils de Cham fut puni, sa couleur se noircit de honte et il fut réduit, lui et sa descendance, à l'état d'esclave pour tous les descendants de ses autres frères.

1.1 La création d'un mythe destructeur

L'idéologie hamitique puise sa source dans l'imaginaire d'ethnologues et d'anthropologues, qui suite à leurs voyages et à la découverte d'autres civilisations ont émis des inventions se basant sur leurs propres suppositions, sans réelles preuves scientifiques, instaurant la naissance d'un mythe destructeur et mortifère. Dès lors, l'idéologie hamitique évolue en une idéologie raciale mettant en pratique le clivage ethnique qui tend à définir une société selon ses gènes. Une conspiration politique absurde et malhonnête qui met en place la volonté d'épurer le Rwanda.

Instrumentalisation machiavélique, empreinte d'imaginaire exotique et encouragée par la ferveur missionnaire et l'expansionnisme colonial, l'idéologie hamitique établit une liste de critères physiques et moraux permettant de différencier et de distinguer au Rwanda, la race supérieure des seigneurs, les Hamites (Tutsis) en défaveur de la race des serviteurs, les Bantous (Hutus) relégués au second plan. Ces critères physiques correspondent à une très grande taille, une peau plus claire, un nez plus fin, un front plus large, des cheveux plus abondants et à la mythique beauté des femmes qui sera d'ailleurs en partie la cause de bons nombres de leurs persécutions. Les critères moraux sont quant à eux, une intelligence supérieure et un état de civilisation développé.

Ainsi, cette théorie est la source de nombreux prétextes justifiant l'esclavage et la ségrégation raciale des noirs. Elle est également source d'interprétation des scientifiques, archéologues, et ethnologues qui se basent sur celle-ci afin de prétendre à la division des faux nègres descendant des Hamites et des vrais nègres, les barbares. Beaucoup de suppositions ont été émises sur l'origine des Tutsis, à l'image

de l'intervention du Père Pintard (personnage dans *Notre Dame du Nil*) qui tente d'éclairer Virginia sur ses propres origines :

« Sans remonter à Noé, on pouvait commencer avec Moïse. Les Hébreux sortaient d'Égypte. Moïse fendait de son bâton les eaux de la mer Rouge, mais certains se trompaient de route, ils allaient vers le sud, ils arrivaient au pays de Koush, c'étaient les premiers Tutsis, ensuite, il y avait la reine de Saba qui elle aussi était tutsi, elle allait rendre visite à Salomon et elle revenait chez elle avec l'enfant que lui avait fait le grand roi et son fils devenait l'empereur d'un pays où les Juifs étaient des Tutsis qui s'appelaient Falashas³. »

De ce fait, les élucubrations raciales importées par l'obscurantisme colonial faisant des Tutsis, des Africains civilisés, supérieurs à leurs confrères les Hutus autochtones, ont été pour ces derniers une longue source d'humiliation qui avec le temps s'est attisée en une profonde haine menant à l'extermination de l'ennemi Tutsi.

Dans cette optique, Amin Maalouf expose les raisons des crimes au nom de l'appartenance identitaire :

« Ce que nous appelons commodément folie meurtrière, c'est cette propension de nos semblables à se muer en massacreurs lorsqu'ils sentent leur tribu menacée [...] toute communauté humaine pour peu qu'elle sente humiliée ou menacée dans son existence, aura tendance à produire des tueurs, qui commettront les pires atrocités en étant convaincus d'être dans leur droit, de mériter le Ciel, et la reconnaissance de leur proches⁴. »

D'après lui, « la conception tribale » de l'identité est en cause dans la dérive actuelle liée à ces crimes racistes.

En effet, l'histoire du Rwanda rappelle la terrible tragédie de l'Holocauste qui a revendiqué la suprématie de la race aryenne et condamné la communauté juive à la déportation et à l'extermination. Il rappelle également l'actuel et à la fois perpétuel conflit entre le peuple palestinien et israélien témoignant une fois encore du rejet de l'altérité et de l'incapacité de l'Homme à vivre en fraternité avec son semblable.

À ce propos, Jean-Pierre Chrétien identifie le génocide rwandais à un « nazisme tropical⁵».

« L'héritage le plus dévastateur de la domination européenne sur le Rwanda fut la transformation des distinctions en « races ». Nous fûmes classés, disséqués, grossis, la moindre différence était magnifiée, exagérée, suivant un modèle inventé et importé d'ailleurs... Il s'agissait de légitimer la prétention coloniale de « civiliser » les populations inférieures, ce que nous ne sommes pas⁶. »

Ainsi, ils prétendent sauver de la sauvagerie les peuples inférieurs en les civilisant et en les convertissant au Christianisme, la religion du salut et de la vérité.

Le récit mythologique, chimérique, qui au départ est hypothétique, devient un discours politique et religieux qui imprégnera durablement l'inconscient collectif occidental. Catherine Coquio souligne à

³Scholastique Mukasonga, *Notre Dame du Nil*, op.cit., page 152

⁴Amin Maalouf, *Les Identités meurtrières*, Editions Grasset, Paris, 1998, pages 36-37

⁵Jean-Pierre Chrétien, « L'idéologie hamitique, matrice du génocide rwandais », émission de radio diffusée sur Radio France disponible sur <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/la-fabrique-de-l-histoire/l-ideologie-hamitique-matrice-du-genocide-rwandais-7853926> (consulté le 24 mai 2022)

⁶Scholastique Mukasonga, *Un si beau diplôme*, op.cit., page 168

ce propos qu'un même groupe humain au Rwanda a été sublimé, esthétisé, privilégié, puis stigmatisé et exterminé. Les Tutsis basculent du rêve collectif qui semble s'être mué en cauchemar historique⁷.

L'écrivaine met parfaitement en relief le manque de loyauté de l'église par le témoignage du Père Pintard, personnage de « *Notre Dame du Nil* » qui déclare :

« *Lorsque je suis arrivé au Rwanda, cela fera bientôt quarante ans, on ne jurait que par les Tutsi, les évêques comme les Belges. [...] Et puis les Belges et les évêques ont retourné leur veste, ils ne jurent plus que par les Hutu, les braves paysans démocrates, les humbles brebis du Seigneur*⁸. »

Dans cette perspective, l'écrivaine traite de l'idéologie hamitique comme d'un mythe destructeur dans son roman *Notre Dame du Nil* à travers l'histoire qui unit les deux personnages tutsis Veronica et Virginia au planteur de café français, M. De Fontenaille et dénonce le regard stéréotypé et condescendant de l'occident : « En Afrique, ça a toujours été comme ça, des tueries de sauvages auxquelles il n'y a rien à comprendre⁹. »

1.2 Le rôle de l'Eglise, du colonisateur et de l'institution éducative

L'Église catholique représentée par la Congrégation des Pères Blancs participe à la légitimation et à la transmission de l'idéologie hamitique de par sa fonction politique au Rwanda. Elle avait entre autres pour mission de libérer « *les pauvres fils de Cham de leur état de bêtes sauvages* » ou encore de « *sauver de la sauvagerie des peuples inférieurs*. »

Scholastique Mukasonga ironise sur la volonté de christianiser le peuple rwandais : « *C'est comme si ces gouttes bénites, par la grâce de Notre-Dame du Nil, allaient baptiser l'Afrique tout entière et c'est elle, l'Afrique devenue chrétienne, qui sauvera ce monde en perdition*¹⁰. »

Elle dénonce l'acharnement à vouloir institutionnaliser des ethnies par la culture européenne et dénonce l'expropriation de la culture et du culte rwandais dans son récit *Une Femme aux pieds nus* :

« *Cette idéologie était déjà admise en Europe au 19ème siècle et elle fut expérimentée et appliquée grâce à l'influence des missionnaires qui s'établirent ici. Deux mille ans d'histoire du Rwanda furent réduits à l'état de caricature fondée sur des réseaux de la Bible ou sur les mythes racontés aux explorateurs*¹¹. »

Le colonisateur et l'homme d'Eglises'unissent ainsi pour mettre en œuvre le même projet d'assujettir le peuple rwandais. Si l'Eglise utilise le discours religieux pour arriver à ses fins, le colonisateur utilise le discours politique et scientifique pour justifier ses décisions. Rappelons que le Rwanda, petit pays au centre de l'Afrique des Grands Lacs, a tout d'abord été colonisé par l'Allemagne puis par la Belgique. Les colonisateurs, convaincus de la supériorité des Tutsis nommés « les Nègres-Blancs », ont souhaité instaurer à cet effet une monarchie monolithique sur tout le Rwanda. La quête de l'indépendance et la révolution des Hutus aidés des colonisateurs qui ont renversé leur alliance au nom de la démocratie ont été en grande partie la cause de la dictature des Hutus et de l'exil des Tutsis.

⁷Catherine Coquio, *Le réel et le récit, op.cit.*, page 21

⁸ Scholastique Mukasonga, *Notre Dame du Nil, op.cit.*, page 152

⁹ Scholastique Mukasonga, *Notre Dame du Nil, op.cit.*, page 254

¹⁰*Ibid.*, page 13

¹¹*Ibid.*, page 168

Ainsi, durant l'époque coloniale, va s'opérer une construction raciale des identités au Rwanda qui va être entretenue par l'Etat rwandais qui instaure une campagne militaire pour perpétuer des massacres au nom du racisme et de la suprématie identitaire.

L'écrivaine Scholastique Mukasonga, quant à elle, a vécu dès sa naissance, au début de cette époque charnière, l'éloge de ce discours de haine anti-tutsi qui s'est rapidement institutionnalisé et répandu sur tout le territoire rwandais. Elle témoigne de son expérience personnelle par le biais des personnages de ses romans à l'instar de M. De Fontenaille, archétype du colon blanc et artiste-peintre farfelu.

Il porte une vénération aux Tutsis qu'il considère comme les descendants des dieux égyptiens. Il construit sur sa propriété, tout près de sa maison, un temple en l'honneur de la déesse Isis et une pyramide en l'honneur des pharaons, imprégnés de trophées et peintures antiques retraçant la généalogie des Tutsis. En observant Veronica et Virginia, il concrétise la théorie de la réincarnation de la déesse Isis et la reine Candace :

« Virginia, puisque désormais toi aussi tu es la reine, une reine Candace. Renoue la chaîne des temps. Maintenant tout est en place. Le temple, la pyramide, le taureau sacré. Et j'ai retrouvé Isis et Candace, belles comme au premier jour. La fin sera comme le commencement. C'est le secret, le secret, le se....¹² »

L'Etat rwandais participe également en étroite collaboration avec l'église et la politique coloniale à la propagande anti-tutsis. A travers les établissements scolaires, il véhicule un appel à la discrimination raciale. La politique rwandaise instaure dès le départ une éducation au racisme en établissant un quota ethnique de 10 % de Tutsis admis à être scolarisés.

Arsène Elongo dénonce l'abandon des institutions éducatives qui ne sont pas à la hauteur de leur raison d'être. Corrompues, elles suivent passivement les ordres de la politique d'apartheid du peuple majoritaire.

Il stipule ainsi dans son article *Métaphore du cafard ou discursivité du génocide dans le style de Scholastique Mukasonga* :

« L'école et la religion cessent d'être des lieux de la formation et du bonheur communautaires, mais un espace de la politique oppressive [...] on comprend que l'école et l'église cessent d'être le chantage du sacré, de l'amour divin et de la formation élitaire, elles se transforment en une case de la politique partisane, de plus, l'école n'est plus le lieu de la laïcité ou de la neutralité.¹³ »

Pour Adorno¹⁴, éduquer au refus de la pensée grégaire est pourtant primordial, en effet, il est essentiel d'éduquer contre la conscience réifiée, celle qui traite les relations humaines comme des marchandises et prive les acteurs de la conscience et de la solidarité la plus élémentaire avec d'autres êtres humains.

Pourtant, l'école qui a pour vocation de transmettre des valeurs morales de paix, de libertés individuelles, de tolérance, de respect, d'égalité à l'accès à l'éducation, de laïcité... adopte un

¹²Ibid., page 77

¹³ Arsène Elongo, « Métaphore du cafard ou discursivité du génocide dans le style de Scholastique Mukasonga » in *Synergies Afrique des Grands Lacs* n°3, 2014, page 51

¹⁴Monique Eckmann, «Le dialogue des mémoires » in *Identités en conflit, dialogue des mémoires : Enjeux identitaires dans les rencontres intergroupes*, op.cit.

comportement inverse et reflète un gouvernement dictatorial qui incite à la violence et au crime. Il embrigade les jeunes esprits, les enfants qui ne comprennent pas la signification Hutu/ Tutsi. Ils sont pris à partie et deviennent des enfants-soldats munis d'armes se livrant aux pires atrocités au nom de la suprématie du peuple majoritaire.

Dans *Notre Dame du Nil*, les professeurs en sont un parfait exemple du fait qu'ils restent impassibles devant le déferlement de violence suite à l'attaque des lycéennes tutsies. Ils ne protègent pas les élèves et ne semblent pas être inquiétés de leur triste sort.

Finalement, nous remarquons que les lieux sacrés, de protection contre le mal qui incarne la quiétude et la confiance à savoir l'école et l'Eglise sont des lieux d'endoctrinement et les lieux dans lesquels ont été commis les massacres les plus meurtriers.

1.3 L'authentique identité rwandaise

Nos recherches permettent de remettre en question la position de la trinité Eglise, colonisateur et institution éducative, en effet, nous constatons que la culture rwandaise, *l'ikinyarwanda*, ne distingue pas d'ethnie, ni de race dans la classification de sa population. En effet, le Rwanda répertorie sa communauté en trois catégories relevant d'une classification socio-professionnelle traditionnelle : les Batwas, peuple des Pygmées, qui sont des guerriers et des chasseurs, les Bahutus, peuple des Bantous, sont des agriculteurs et les Batutsis, peuple des Hamites sont des pasteurs et des éleveurs de vaches.

En ce sens, Mahmood Mamdani, pose comme postulat que la race est une identité biologique et l'ethnie, une identité culturelle. Il propose de discuter et de débattre plutôt autour de la race et de l'ethnicité comme deux identités politiques imposées par l'ordre colonial. Selon lui, l'administration coloniale divise la population en deux catégories : la race, les non-autochtones et les tribus ou indigènes, les autochtones.¹⁵

De ce fait, l'appellation « ethnie » ne peut donc être légitime, étant donné que les Batutsis, les Batwas et le Bahutus parlent la même langue, le *kinyarwanda*, la même culture mentionnée ci-dessus, *l'ikinyarwanda*, et partagent les mêmes croyances à savoir *l'Imana*. Ainsi, au Rwanda, il n'existe qu'une seule ethnie : les *Banyarwanda*.

Ainsi, cette volonté de domination qu'exercent les colonisateurs occidentaux sur les peuples « dominés » perturbe le bon fonctionnement d'une société souvent ancestrale. Ils procèdent également à la dislocation des identités complémentaires d'une population pour en faire des identités individuelles et conflictuelles favorisant une fracture et un déracinement identitaire.

2. La fracture identitaire

La fracture identitaire est vue ici comme une rupture, une séparation violente, entre des identités communautaires qui ne faisaient qu'une, mais qui se sont disloquées à la suite de l'instauration de l'idéologie hamitique. Ainsi, la fracture identitaire s'instaure en faisant état d'un conflit identitaire entre Hutus et Tutsis remettant en cause les appartenances identitaires de ces derniers les privant de leur statut d'être humain et les condamnant au *gutsembatsemba* (génocide).

En conséquence, la fracture identitaire est l'une des finalités du génocide qui vise à détruire l'appartenance identitaire d'un groupe, d'une communauté et par la même occasion l'appartenance à l'identité humaine.

¹⁵Mahmood Mamdani, « Identité et violence » in *L'identité, Pour un dialogue des cultures*, Editions La Découverte, Paris, 2004, page 94

Boris Cyrulnik¹⁶ tire également les mêmes conclusions en affirmant que tous les grands crimes contre l'humanité ont été perpétrés au nom de la purification et au nom d'une théorie, d'une seule vérité.

Michel Wieviorka¹⁷ reconnaît trois registres à la destruction identitaire mis en œuvre lors de génocides :

✚ L'identité collective :

Elle est détruite lorsque l'éradication d'une communauté entraîne avec elle, l'éradication de toute une civilisation avec sa culture, ses traditions ancestrales, son mode de vie, sa religion... L'importance du survivant et du rescapé est ainsi importante, car c'est par lui seul et par l'écriture de son histoire qu'il peut laisser une trace de l'existence de l'histoire de sa communauté et ainsi faire perdurer l'identité de celle-ci. L'échec de l'extermination totale des Tutsis et le déploiement littéraire d'écrivains comme Scholastique Mukasonga ont permis de préserver l'identité Tutsi et son histoire.

✚ L'identité citoyenne :

Elle est détruite lorsque les personnes sont exclues de la vie sociale, et sont privées de leurs droits citoyens tels que l'accès à la scolarité, à la santé, au logement... Lors du génocide, les Tutsis ont été persécutés, exilés hors du Rwanda habitable, spoliés de leurs biens, 10 % seulement ont eu accès à l'école, le seul droit qu'il leur a été attribué est de mourir dans les pires atrocités.

✚ L'identité humaine :

Elle est, quant à elle détruite lorsque la personne est touchée dans sa dignité. Les humiliations et les atteintes physiques et morales font en sorte que la personne ne se considère plus comme un sujet. La qualification d'inyenzi adossée aux Tutsis en est un parfait exemple. Considérés comme des insectes, des cafards, ils sont expropriés de leur humanité.

Le génocide prive ainsi l'être humain de toutes appartenances identitaires, le plongeant dans un vide existentiel, réduisant à néant la pensée philosophique « connais-toi toi-même » de Socrate.

2.1. Hutu/Tutsi : un conflit identitaire

Le continent africain a certes toujours été constitué de plusieurs ethnies ou tribus, bien avant le colonialisme. En effet, au Rwanda, même si le clivage ethnique entre Hutu et Tutsi a été provoqué par la colonisation, il était au moins en partie préexistant.

Mahmood Mamdani, nous interpelle sur le fait qu'il convient de différencier l'ethnicité comme identité culturelle qui est fondée sur une culture commune et l'ethnicité politique qui n'est pas consensuelle comme la première, mais imposée par les instances politiques, juridiques et administratives de l'état.

Cependant, même si, ce sont bien ces identités factices créées par le colonialisme qui ont donné lieu aux discriminations, les auteurs des massacres sont quant à eux des gens ordinaires, des voisins, des collègues de travail... Ainsi, comme le souligne l'auteur, le génocide rwandais n'est pas une simple affaire d'état mais aussi un fait social.

Dès lors, nous nous interrogeons dans quelles mesures l'appartenance identitaire a toujours été la cause de conflits et pour quelles raisons l'homme ne cesse de commettre des crimes au nom de la revendication de son identité ?

¹⁶Boris Cyrulnik, Edgar Morin, *Dialogue sur notre nature humaine*, op.cit., page 77

¹⁷ Michel Wieviorka, « Les problèmes de la reconstruction identitaire », op.cit., pages 124 à 126

Pour Amin Maalouf¹⁸, lorsqu'on oblige une personne à choisir un camp au détriment d'un autre, cela donne naissance à des massacreurs.

En effet, toute la thèse d'Amin Maalouf repose sur une définition plurielle de l'identité. Selon lui, l'être humain n'est pas doté d'une seule identité, mais d'une pluralité d'identité qui est propre à chacun et qui fait que chaque être est unique. Qu'elle soit religieuse, ethnique, linguistique, culturelle.... Chacune d'entre elles se complète et sont indissociables. Amin Maalouf conçoit également l'identité comme une entité qui évolue en même temps que son propriétaire. L'identité s'imprègne du vécu et des appartenances qui tout au long de la vie de l'homme, changent selon les expériences vécues.

En effet, l'identité peut se concevoir selon plusieurs paramètres. Le paramètre biologique, acquis à la naissance qui est de facto et les paramètres que l'homme acquiert au cours de son développement. En effet, l'être humain se découvre, voyage, fait des rencontres, évolue en société, et développe des valeurs qui forgeront la construction de son identité. Ainsi, chacun dispose d'une identité cosmopolite car confronté à une multitude de situations, d'interactions, l'homme fait appel à une appartenance identitaire spécifique. L'identité, telle un patchwork, est ainsi constituée de toutes les influences acquises durant une vie qui répondent chacune à une situation donnée. L'identité va ainsi de pair avec la liberté. En effet, toute personne est libre de choisir ses appartenances identitaires et d'en faire un usage personnel.

Edgar Morin défend également la thèse de l'identité multiple dans le chapitre qui porte le même nom, tiré de son ouvrage *Leçon d'un siècle de vie*¹⁹. Dans ce chapitre, il expose son identité plurielle, qu'il a façonnée à travers les expériences et les personnes qu'il a rencontrées et dont il s'est imprégné. L'identité qui lui semble nécessaire de revendiquer et d'en prendre soin est son identité humaniste.

Ainsi, l'identité n'est pas une entité figée ou limitée, bien au contraire elle est illimitée, évolutive et propre à chacun faisant de chaque être, un être singulier unique qui s'inscrit dans plusieurs identités collectives.

Cependant, l'identité devient source de conflit lorsque celle-ci est utilisée pour atteindre à la liberté et aux droits fondamentaux de l'autre, sous prétexte de sa différence. Claude Lévi-Strauss²⁰ revient notamment sur les termes « barbare » et « sauvage » qui connotent tous deux au monde animal. Ces termes reflètent une pensée hégémonique qui consiste à rejeter toute culture différente hors de la culture humaine, lui refusant de ce fait l'humanité. L'anthropologue oppose ainsi l'état de nature (barbare et sauvage) et l'état de culture accessible par la civilisation. Les Hutus ont été longtemps associés aux barbares et aux sauvages.

De ce fait, dans le contexte rwandais, l'appartenance identitaire se révèle être un instrument de guerre. En effet, les massacres ethniques se déroulent toujours en prétextant une noble cause à défendre, qu'elle relève de la justice, de l'égalité, des droits de l'homme ou encore de l'indépendance et de la démocratie comme le prétextent les Hutus. Ils légitiment leurs actions car pour eux ils ont raison. Les Tutsis sont des étrangers, il faut les chasser et les éradiquer alors que cela va à l'encontre de l'universalité qui considère l'existence du droit de vivre libre, dans la dignité et personne n'a le droit de leur renier sous prétexte de leur religion, couleur de peau ou de leur nationalité.... Le respect de l'autre dans sa différence est primordial dans la reconnaissance de l'humanité de l'autre.

¹⁸Amin Maalouf, *Les Identités meurtrières*, op.cit., page 11

¹⁹ Edgar Morin, *Leçon d'un siècle de vie*, op.cit., pages 9-28

²⁰ Claude Lévi-Strauss, *Race et Histoire*, Editions Unesco, paris, 1952, page 20

L'identité a été un facteur de manipulation et de conflit et le choix d'interférer dans l'identité des Rwandais a été désastreux. Privés de leur liberté la plus fondamentale, celle du droit d'exister, ils sont persécutés au nom de leur identité ethnique. Engendré par une pensée hégémonique, un tel extrémisme conduira le pays dans l'autodestruction inter identitaire.

Esther Mujawayo, expose dans son ouvrage *Sur-Vivantes*, la déchéance des Tutsis meurtris dans leurs identités par la propagande raciale, et déclare à ce propos : « *Toute ma vie, j'ai éprouvé ce sentiment d'être en tort d'exister. Toutes leurs vies les Tutsis ont éprouvé ce sentiment. Puis, le génocide a voulu définitivement nous convaincre en voulant définitivement nous exterminer*²¹. »

Le discours du 22 novembre 1992, prononcé à Kabaya, par Léon Mugesera, dirigeant du courant extrémiste hutu donne également un aperçu tragique du génocide à venir. Il s'adresse tout naturellement en ces termes aux Tutsis : « *Votre pays, c'est l'Éthiopie et [...] nous allons vous expédier sous peu chez vous via le Nyabarongo en voyage express*²² ».

L'écrivaine rwandaise, Scholastique Mukasonga fait quant à elle l'expérience tragique de cette utilisation néfaste de l'identité et dénonce une machination coloniale qui a plongé son pays dans le chaos : « *Il n'y a jamais eu d'ethnie au Rwanda, c'est une invention mensongère des Belges qui nous ont donné des attributs qui ne sont pas les nôtres. Nous sommes tous Rwandais, il n'y a pas de différences entre nous*²³. »

L'autrice Scholastique Mukasonga, fait doublement l'expérience de la destruction identitaire, on ne lui reconnaît aucune de ses identités. En effet, lorsqu'elle cherche un travail à Djibouti, on ne lui reconnaît pas son identité africaine et on lui refuse de travailler chez les noirs, qui lui disent d'aller voir chez les Français puisqu'elle a la nationalité française. Mais elle constate alors que les Français n'embauchent que les « vraies Françaises, des blanches »²⁴. En effet, l'exil hors du Rwanda, est pour les Tutsis, une nouvelle forme de destruction identitaire causée par le rejet de leur identité citoyenne à leur patrie. Ils sont condamnés à être des apatrides à l'image de l'écrivaine qui se sentait étrangère où qu'elle allait.

Ainsi, nous constatons que l'identité qui est un aspect naturel, légitime peut devenir un instrument de manipulation à des fins criminelles.

2.2. « Inyenzi », une identité ségrégative

La métaphore animale est très souvent utilisée en littérature. Au 19^{ème} siècle, l'écrivain français Honoré de Balzac l'utilisait beaucoup pour illustrer le caractère de ses personnages selon son souhait de valoriser une de ses qualités ou au contraire pointer du doigt, un vilain défaut.

Le cafard est associé, quant à lui, au dégoût, à la saleté, aux ordures, à la maladie. Au même titre que le rat et la souris, il pénètre et envahit le foyer et contamine, souille la nourriture et l'intérieur des maisons propageant ainsi des bactéries causant des maladies infectieuses.

²¹ Esther Mujawayo, *Sur-Vivantes*, *op.cit.*, page 272

²² Boubacar Boris Diop, « Génocide et devoir d'imaginaire », *op.cit.*, page 378

²³ Propos recueillis dans le cadre de la conférence de Scholastique Mukasonga, intitulée « Parcours littéraire », donnée au Salon international de l'édition et du livre à rabat, le 03 juin 2022

²⁴ Scholastique Mukasonga, *Un si beau diplôme*, *op.cit.*, page 130

Dans le contexte africain, comme le souligne Arsène Elongo, certains écrivains utilisent la métaphore animale comme une arme de superstition et d'injure. [...] Dans les traditions africaines, pour certains écrivains, le cafard suggère le sème du sortilège, d'autres l'associent au complot et à la conspiration²⁵.

Afin de témoigner de l'importance de la déshumanisation liée à l'appellation péjorative de cafard, l'écrivaine donne le titre d'*Inyenzi ou les cafards* à son premier récit autobiographique. Dès les premières lignes et en parcourant tout le récit, nous constatons qu'*inyenzi* est désormais l'identité réductrice attribuée aux Tutsis :

« *Ils nous appelaient les Inyenzi — les cafards. Désormais, à Nyamata, nous serions tous des Inyenzi. J'étais une Inyenzi*²⁶. »

« *Les militaires du camp de Gako étaient là pour nous rappeler constamment qui nous étions : des serpents, des Inyenzi, ces cancrelats qui n'avaient rien d'humain avec lesquels il faudrait bien en finir un jour*²⁷. »

« *Non seulement j'étais tutsi mais j'étais une Inyenzi, un de ces cafards qu'on avait rejetés hors du Rwanda habitable, peut-être hors du genre humain*²⁸. »

L'identité, ici, revêt d'une part, un caractère péjoratif résultant du regard dépréciatif de l'autre, d'autre part elle ne fait plus référence à une appartenance personnelle comme la définit Amin Maalouf, et devient une identité non choisie, réductrice et ségrégative.

En effet, comme le souligne encore une fois, l'auteur libanais :

« *Ces propos ne sont pas innocents, et ils contribuent à perpétuer des préjugés qui se sont avérés, tout au long de l'Histoire, pervers et meurtriers, car c'est notre regard qui enferme souvent les autres dans leurs plus étroites appartenances, et c'est notre regard aussi qui peut les libérer*²⁹. »

La déshumanisation mise en œuvre par l'assimilation au cafard, insecte nuisible condamne à la totale annihilation de l'être humain.

Michel Wieviorka atteste qu'être atteint dans sa subjectivité, être déshumanisé, c'est être privé à l'instant présent, mais peut être aussi à tout jamais, de toute capacité de se comporter en sujet :

« *En déshumanisant l'autre, la victime, en la traitant comme un non-sujet, le bourreau peut se livrer à ces activités barbares tout en conservant l'estime de soi, puisque ce qu'il traite mal n'est pas humain*³⁰. »

Boubacar Boris Diop, avance un raisonnement similaire en postulant que :

« *Si les tueurs ont tenu à humilier des innocents avant de les débiter à la machette, c'était pour se convaincre eux-mêmes et surtout convaincre leurs victimes qu'elles étaient totalement dépourvues d'humanité et que leur présence sur la terre était une erreur de la nature*³¹. »

²⁵Arsène Elongo, « Métaphore du cafard ou discursivité du génocide dans le style de Scholastique Mukasonga » *op.cit.*, page 46

²⁶Scholastique Mukasonga, *Inyenzi ou les cafards*, *op.cit.*, page 4

²⁷*Ibid.* page 54

²⁸*Ibid.* page 68

²⁹Amin Maalouf, *Les Identités meurtrières*, *op.cit.*, page 29

³⁰Michel Wieviorka, « Les problèmes de la reconstruction identitaire », *op.cit.*, page 126

³¹Boubacar Boris Diop, « Génocide et devoir d'imaginaire », *op.cit.*, page 376

En définitive, l'appellation « inyenzi » met en évidence la haine viscérale qui anime les partisans extrémistes de l'*Hutu power*, qui expriment leur profond dégoût envers les Tutsis. Cette haine viscérale est animée par la peur, la peur de l'autre, du « différent ».

En effet, nous constatons que toutes les violences identitaires ont pour principale cause, la peur. La différence fait peur, elle est synonyme d'insécurité. De ce fait, le rejet puis la violence émise à leur rencontre traduisent une peur d'être soi-même une victime. C'est ce qui se produit avec le conflit Hutu/Tutsi, les Hutus longtemps mis à l'écart ont eu peur des Tutsis privilégiés par les Blancs, cette peur s'est transformée en haine qui a fini par s'accroître en violence et massacre des Tutsis.

Scholastique Mukasonga met en exergue cette peur dans *Inyenzi ou les cafards* : « C'étaient des jeunes gens, des jeunes hommes, des serpents, des cafards, des inyenzi, qu'ils fallait éliminer de peur qu'ils ne deviennent dangereux. » Leur objectif était de diaboliser les Tutsis.

Dès lors, nous remarquons, dans ce bref passage, la décadence du statut identitaire que met en évidence l'écrivaine. Elle passe du statut humain caractérisé par les mots « gens et hommes » au statut animal avec « serpent et cafard traduit en Kinyarwanda par inyenzi ».

Le regard porté sur soi et par l'altérité est ici intéressant à comparer dans la mesure où pour l'écrivaine, les Tutsis sont bien sûr des êtres humains à part entière alors que pour les Hutus, l'autre est dénué de son humanité. Dans ce sens, les inyenzi, les cafards, n'ont pas leur place au Rwanda. Exilés à Nyamata, ils étaient condamnés à vivre, avec les bêtes sauvages dans un espace inhabitable, désertique, infesté par la mouche tsé-tsé, porteuse de maladies mortelles : « *Franchir la Nyabarongo, c'était quitter le monde des humains pour entrer dans celui où vous n'étiez plus qu'un Inyenzi, un cafard*³². »

Qualifier les Tutsis d'inyenzi revient ainsi à les destituer de leur identité la plus fondamentale d'être humain d'où la nécessité de décrire un à un les prénoms de tous les Tutsis, les membres de sa famille y compris, les voisins, amis... dans *Inyenzi ou les cafards* et *La femme aux pieds nus* afin de réinstaurer une figure humaine à ses morts et les destituer de l'appellation de cafards.

D'ailleurs au Rwanda, les prénoms ont chacun une signification qui est symbolique. Selon l'écrivaine³³ qui est une spécialiste des noms rwandais, le nom ne se transmet pas d'une génération à l'autre. Le père attribue un nom à chacun de ses enfants. Garçon ou fille, il portera ce nom toute sa vie et ne le transmettra pas à ses enfants. Le nom de l'enfant est choisi par le père en fonction des circonstances : événements familiaux, villageois, nationaux liés à la naissance, relations avec les voisins, position du nouveau-né dans la fratrie etc...

Ainsi au Rwanda, le prénom devient le symbole d'une identité singulière, unique, privilégiée, une manière de déconstruire l'identité animale imposée.

³²Scholastique Mukasonga, *Un si beau diplôme, op.cit.*, page 171

³³ Scholastique Mukasonga, « je m'appelle Mukasonga », 2016, disponible sur <https://scholastiquemukasonga.net/fr/je-mappelle-mukasonga> (consulté le 25 mai 2022)

3. Reconstruction identitaire

3.1. Processus de reconstruction

Michel Wieviorka³⁴ atteste de l'existence de trois catégories de réaction au processus de reconstruction de « soi ».

1. Les personnes qui sont face au négationnisme. Accablés sous le poids du traumatisme, ils sombrent dans la folie et ils s'enferment dans la nostalgie, car ils sont en perpétuelle recherche de reconnaissance.
2. La deuxième implique une reconnaissance de la société, en effet selon Wieviorka, une société qui fait un travail sur elle-même et qui développe une politique de vérité et de pardon, s'en sort mieux qu'une société qui décide de fermer les yeux sur son histoire tragique.
3. La dernière catégorie repose sur l'existence d'une « identité positive » qui dépend de la personnalité de l'acteur, et non pas du système dans lequel il vit. Ainsi à travers sa volonté et sa résilience, ou par le refuge dans une croyance, ils arrivent à surmonter ce traumatisme, et atteignent une forme de reconstruction identitaire.

Scholastique Mukasonga, quant à elle, tente de se reconstruire en donnant un sens à sa vie, et en venant en aide aux démunis qui vivent dans une situation précaire. Elle fait de son expérience, une force et un atout au service de l'autre sans aucune différence ou privilège identitaire.

Quel parcours Scholastique Mukasonga entreprend -elle dans la reconstruction de son identité ?

3.2. Quête de soi

La reconstruction identitaire de l'écrivaine passe irrémédiablement par une quête identitaire. En effet, pour remédier aux processus de déshumanisation et d'animalisation, il est nécessaire de se reconcentrer sur sa nature profonde, sur les spécificités qui nous animent, nous définissent. Ce travail introspectif et spirituel de connexion avec son Moi intérieur permet de sortir du clivage identitaire et discriminatoire qui colle à la peau.

Scholastique Mukasonga, petite inyenzi n'avait pas de vocation scolaire. Son seul plaisir était d'aider sa mère pour les tâches ménagères et le travail au champ. Cependant son père avait d'autres projets pour elle. Elle devait étudier avoir un diplôme et apprendre le français pour pouvoir échapper à la machette qui était inévitable pour les inyenzi.

Le projet paternel lui a permis effectivement d'étudier, et de mûrir l'ambition de devenir assistante sociale. En effet, dans son récit *Un si beau diplôme*, elle témoigne de son parcours scolaire, de ses embûches, des discriminations auxquelles elle a dû faire face, de son bonheur et de sa fierté lors des remises des diplômes malgré sa profonde solitude. Un précieux diplôme qui lui a permis de choisir son métier.

Faire des études lui a ainsi procuré un nouveau statut :

« *Quand on est étudiante, pensait Virginia, c'est comme si on n'était plus ni hutu ni tutsi, comme si on accédait à une autre "ethnie"*³⁵. » « *Le diplôme était mon véritable passeport, la seule preuve que quelque part dans le monde, j'existais*³⁶. »

³⁴Michel Wieviorka, « les problèmes de la reconstruction identitaire », *op.cit.*, pages 127-128

³⁵Scholastique Mukasonga, *Notre dame du Nil*, *op.cit.*, page 125

³⁶Scholastique Mukasonga, *Un si beau diplôme*, *op.cit.*, page 47

Dans sa quête de soi, Scholastique Mukasonga se découvre une personnalité courageuse, elle ne faiblit pas devant la dureté de la vie animée quotidiennement par les sévices des militaires, la discrimination et cruauté des élèves et professeurs, la solitude et le manque de sa famille. Ambitieuse, elle travaille dur pour atteindre l'objectif fixé par son père ; généreuse, elle a la vocation d'aider les plus démunis que ce soit au Rwanda ou en France en tant que mandataire judiciaire, elle vient en aide aux immigrés. Elle a toujours voulu apporter son aide, elle qui en a si peu eu.

En effet, le choix d'être assistante sociale, elle le fait pour venir en aide aux paysannes, aux filles Tutsis restées au village, qui n'ont pas eu la chance d'étudier : « *Je voulais revenir auprès de mes camarades afin de pouvoir leur dire « ce que j'ai pu apprendre, c'est aussi pour vous », ni les filles, ni les Tutsis n'avaient accès aux humanités*³⁷. »

A cet instant, Scholastique Mukasonga définit elle-même son identité, un choix personnel en rapport avec sa sensibilité, sa personnalité et sa détermination à venir en aide aux autres. Les tragédies qu'elle a vécues lui ont permis d'être sensible aux malheurs des autres et de développer en elle l'empathie.

Scholastique Mukasonga se définit également en tant qu'écrivaine. Ecrire son histoire, celle de sa communauté participe grandement à sa reconstruction identitaire.

Comme le stipule NaylaChidiac : « *L'inscription scripturale de l'expérience traumatique dans le champ littéraire peut en effet participer au processus de restauration du Moi affecté par le trauma ; une reconstruction identitaire par la médiation de l'écriture*³⁸. »

Boubacar Boris Diop rejoint les propos de NaylaChidiac en affirmant que : « *la fiction est un excellent moyen de conter le projet génocidaire. Elle redonne une âme aux victimes et si elle ne les ressuscite pas, elle leur restitue au moins leur humanité en un rituel de deuil qui fait du roman une stèle funéraire*³⁹. »

En effet, si l'école et le français lui ont sauvé la vie, l'écriture et la littérature quant à elles, lui ont permis de ne pas sombrer dans la folie suite à la perte de toute sa famille. L'écriture, lui a permis d'évacuer sa douleur tout en transmettant son héritage.

Elle, qui depuis toute petite avait intégré qu'elle n'était pas un être humain digne de vivre a pris sa revanche sur la vie et sur les Hutus en se définissant elle-même comme elle le désire. Elle réussit à s'émanciper par les études, mais aussi par sa confiance en elle qui a été consolidée par l'amour et le soutien indéfectible de sa famille qui a toujours vu en elle la survivante, la gardienne de la mémoire qui les ferait exister au-delà de leur mort.

A la fin d'un long voyage initiatique, Scholastique Mukasonga, n'est plus une inyenzi, un cafard, mais un modèle de femme-courage qui a fait de son expérience traumatique, une leçon de vie qu'elle met à profit pour aider d'autres égarés en quête de leurs identités.

Scholastique Mukasonga retourne très souvent dans son pays natal, le Rwanda qu'elle découvre d'une part parce qu'elle n'a connu que l'exil à Nyamata et d'autre part, elle intervient dans les écoles, les instituts français pour raconter son histoire aux générations qui sont nées après le génocide pour leur

³⁷<https://www.liberation.fr/debats/2018/08/22/scholastique-mukasonga-c-est-par-le-savoir-que-j-ai-echappe-a-la-machette> (consulté le 23 mars 2022)

³⁸NaylaChidiac, « Ecrire le silence : ateliers d'écriture thérapeutique » in *Cliniques, op.cit.*, page 111

³⁹ Boubacar Boris Diop, « Génocide et devoir d'imaginaire », *op.cit.*, page 376

délivrer des messages sur l'importance des études notamment, elle qui « *a passé la moitié de sa vie à courir après un si beau diplôme*⁴⁰.

Conclusion

En définitive, dans sa complexité, la nature humaine est en constant combat entre la dichotomie bien et mal. Sachant que chaque être humain a sa propre conception du bien et du mal, la limite à franchir séparant les deux s'avère discutable.

En effet, qu'est-ce qui pousse l'Homme à franchir cette limite et porter atteinte à son semblable ? Serions-nous maudits et voués à nous entretuer suite à la malédiction divine suite au premier crime de l'humanité entre Caïn et Abel ? Dieu a pourtant doté l'Homme d'une conscience et d'une intelligence qui lui permettent d'être acteur responsable de ses actes. Philosophes, sociologues et psychologues s'accordent à dire que la quête perpétuelle de pouvoir, de domination est l'une des causes des conflits humains. Affirmer sa supériorité, l'imposer par la violence, et ainsi considérer que son identité est supérieure aux autres et agir violemment pour l'imposer aux autres et au monde, seraient la principale cause des crimes de masse.

Dans les œuvres de Scholastique Mukasonga, l'identité est véritablement à l'origine des conflits, car les colonisateurs cherchent à acculturer les peuples colonisés et à dissoudre leurs traditions. Au lendemain de l'indépendance, l'acculturation se transforme en extermination. Amin Maalouf, Edgar Morin, ainsi que Claude Lévi-Strauss remettent en question l'unicité de l'identité ainsi que le principe de mettre en avant une appartenance identitaire au détriment des autres. Il dénonce également la volonté d'uniformiser les identités en ayant recours à l'hégémonie raciale pour justifier les crimes contre l'humanité qui par définition sont les plus monstrueux commis sur terre, car injustifiables, ils sont de la plus grande injustice. De ce fait, les écrivains et les philosophes, de par leurs réflexions sur la pensée humaine et sur le comportement humain, tentent d'éclairer le lecteur sur la dangerosité de la pensée hégémonique qui plaide en faveur de l'inégalité des races voir à la supériorité de l'une d'entre elles.

Ainsi, au fil, de ces récits, l'écrivaine rwandaise traite de la problématique identitaire qu'a connue la communauté tutsie. En alternant autobiographie, nouvelles biographiques et fictions, elle aborde le sujet de la cause rwandaise à travers plusieurs prismes, dont chacun avec leurs spécificités éclaire le lecteur sur une particularité de l'histoire.

La diversité des genres littéraires relatifs aux œuvres de Scholastique Mukasonga nous fait penser à la diversité culturelle et à la pluralité des identités qu'anime chacun de nous. Comme l'être humain, l'œuvre littéraire est multiple et diversifiée, mais chacune de ses différences est importante car regroupées, elles se complètent et permettent de mieux comprendre la complexité que sont l'histoire du Rwanda et la complexité de la pensée humaine.

⁴⁰Scholastique Mukasonga, *Un si beau diplôme*, op.cit., page 11

Bibliographie

Ouvrages

CYRULNIK Boris, MORIN Edgar, *Dialogue sur notre nature humaine*, Editions de l'Aube, Paris, 2018, 90 pages

COQUIO Catherine, *le réel et les récits*, Editions Berlin, Paris, 2004
ECKMANN Monique, « Le dialogue des mémoires » in *Identités en conflit, dialogue des mémoires : Enjeux identitaires dans les rencontres intergroupes*, Éditions IES, Genève, 2004, (Book Open Editions)

ECKMANN Monique, « Identités majoritaires et identités minoritaires », in *Identités en conflit, dialogue des mémoires : Enjeux identitaires dans les rencontres intergroupes*, Éditions IES, Genève, 2004, (Book Open Editions)

ECKMANN Monique, « Le dialogue des mémoires » in *Identités en conflit, dialogue des mémoires : Enjeux identitaires dans les rencontres intergroupes*, Éditions IES, Genève, 2004, (Book Open Editions)

LEVI-STRAUSS Claude, *Race et Histoire*, Editions Unesco, paris, 1952, 144 pages

MAALOUF Amin, *Les Identités meurtrière*, Editions Grasset, Paris, 1998, 190 pages

MAMDANI Mahmood, « Identité et violence » in *L'identité, Pour un dialogue des cultures*, Editions La Découverte, Paris, 2004, pp 93-112

MORIN Edgar, *Leçon d'un siècle de vie*, Editions Denoël, Paris, 2021, 147 pages

MUKASONGA Scholastique, *Inyenzi ou les cafards*, Éditions Gallimard, Paris, 2006, 145 pages.

MUKASONGA Scholastique, *La femme aux pieds nus*, Éditions Gallimard, Paris, 2008, 173 pages.

MUKASONGA. Scholastique, *L'Iguifou*, Edition Galimard, Paris, 2010, 155 pages

MUKASONGA. Scholastique, *Notre Dame du Nil*, Editions Galimard, Paris, 2012, 225 pages

MUKASONGA. Scholastique, *Un si beau diplôme*, Editions Galimard, Paris, 2018, 208 pages

MUJAWAYO Esther et BELHADAD Souâd, *Sur Vivantes*, Editions de l'Aube, Paris 2004, 208 pages

Articles

CHIDIAC Nayla, « Écrire le silence : Ateliers d'écriture thérapeutique », in *Clinique Erès*, n°5, pp 106-123

ELONGO Arsène, « Métaphore du cafard ou discursivité du génocide dans le style de Scholastique Mukasonga » in *Synergies Afrique des Grands Lacs* n°3, 2014, pp 45-62

DIOP Boubacar Boris, « Génocide et devoir d'imaginaire », in *L'Histoire de la Shoah*, n° 190, 2009, pp 366-381

WIEVIORKA Michel, « Les problèmes de la reconstruction identitaire », in *Le Coq-héron Erès*, n° 180, Editions Eres, 2005, pp 122-131